

Organe de la Société des Poupées — Paris

ILS L'ONT ÉCHAPPÉ BELLE!

Les quatre œufs étaient éclos! Le papa et la maman mésange avaient quatre petits dans leur nid. Quatre petits! Quelle joie, mais aussi quel travail!

Du matin au soir, il fallait voler de côté et d'autre pour attraper les moucherons qui se promenaient pai-



Les quatre œufs étaient éclos.

siblement dans l'air ou pour découvrir des insectes nichés dans l'écorce des arbres. C'est que ça mange, quatre petits de mésange! Ils avaient sans cesse le bec ouvert et faisaient entendre de petits cris lorsque leurs parents tardaient trop à revenir.

Il y en avait un surtout, un oisillon aux yeux vifs, qui aurait dévoré toutes les mouches de la terre s'il avait pu voler à leur recherche. Dès que le papa ou la maman revenait au nid avec de la nourriture pour les petits, celui-là se dressait plus haut que les autres et criait :

— Pour moi, maman! Pour moi, papa! Mais le papa et la maman distribuaient équitablement leurs captures et quand

ce n'était pas son tour, il avait beau crier : « Pour moi, pour moi. » Il n'avait rien du tout.

Il s'appelait Cui, celui-là, et il avait deux petites sœurs et un petit frère. Le petit frère c'était Cuicui.

Les petites sœurs s'appelaient Pia et Piapia.

Lorsque les quatre oisillons commencèrent à gazouiller, ce fut un vacarme assourdissant dans le nid. Ils piaillaient tous à la fois et leur maman mésange avait beau leur faire des recommandations, elle ne pouvait obtenir le silence.

— Vous verrez, leur disait-elle, notre retraite sera découverte et un jour de méchants enfants viendront vous dénicher.

Mais les petits riaient de ces craintes et chantaient de plus en plus fort à mesure qu'ils grandissaient et devenaient plus vigoureux. Ils étaient tout couverts de plumes, maintenant, et le papa et la maman mésange ne songeaient pas sans tristesse au jour prochain où leurs ailes seraient assez fortes pour les emporter loin d'eux...

Que de petits ils avaient élevés déjà qui étaient partis comme ils étaient partis, eux aussi...

Mais, heureusement, le papa et la maman mésange ne songeaient pas tous les jours à ces choses-là, car la vie aurait été impossible pour eux. Ils jouissaient du beau soleil, de la gaieté de leurs oisillons qu'ils élevaient avec amour.

Un matin, la maman mésange étant sortie pour aller aux provisions revint très vite au nid. Elle avait un air effrayé que ses enfants ne lui avaient jamais vu.

— Cachez-vous, leur ordonna-t-elle

à voix basse, et ne dites rien. C'est jeudi, aujourd'hui, les enfants ne vont pas à l'école et j'en ai rencontré plusieurs dans le bois, qui paraissent chercher des nids. Ils avançaient sans faire plus de bruit que des souris en regardant en l'air. S'ils nous découvrent, nous sommes perdus.

— Oh! maman, dit Piapia, ils ne pourraient monter jusqu'ici. Voyez comme notre nid est haut.

— Et il est si bien caché par cette grosse branche, ajouta Cui.

— Moi, s'ils viennent, je ferai des yeux si méchants qu'ils auront très peur et se sauveront, renchérit le petit Cui-Cui, le plus jeune de la bande.

— Et moi, dit Pia, qui ne voulait pas être en reste avec ses frères et sœurs, j'appellerai au secours.

— Tout cela, dit la maman, n'empêchera pas les méchants gamins de grimper jusqu'ici et de s'emparer de mes chéris s'ils découvrent leur retraite. Le mieux, croyez-moi, c'est d'être bien sage et de ne pas attirer l'attention. Me promettez-vous de ne pas bouger jusqu'à mon retour?

— Oui, oui, oui.

— Eh bien, je vais aller vous chercher quelque nourriture, car vous devez avoir faim.



La maman était sortie.

— Oh! oui! soupira Cui.
La maman mésange s'en fut vers
un grand arbre dans lequel elle



Le gamin s'adossa.

avait découvert une colonie de délicieux insectes. Quand elle fut hors de vue, deux têtes embroussaillées sortirent d'un fourré voisin. Elles appartenaient à deux galopins en quête d'un nid.

— C'est le moment, dit l'un deux, la mère vient de s'en aller et le père est absent.

— Tu en es sûr?

— Très sûr, je fais le guet depuis une heure. Allons, aide-moi à grimper et je te donnerai la moitié des oiseaux.

— C'est peut-être mal ce que nous faisons là...

— Ah! Tu m'embêtes à la fin. Es-tu décidé, oui ou non? Si c'est non, va-t'en chez toi, espèce de poule mouillée. J'en trouverai bien quelqu'un pour m'aider. Si c'est oui, fais-moi la courte-échelle et dépêchons, car il n'y a pas de temps à perdre. Si on nous voyait, nous serions punis, car le maître d'école ne plaisante pas là-dessus. Tu sais, ce sont des mésanges, des mésanges avec une queue longue comme ça.

L'argument était sans réplique. Le gamin se décida tout à coup et, s'adossant à l'arbre, noua ses mains pour aider son camarade à atteindre la plus basse branche. L'autre, une fois parvenu à ce premier échelon, grimpa comme un écureuil jusqu'au nid qu'il découvrit à la fourche de deux grosses branches.

Malheureux oisillons! En voyant cette grosse tête au-dessus de leur nid, cette grosse tête dans laquelle brillaient des grands yeux vifs, des yeux luisants de convoitise, ils faillirent mourir de frayeur.

« Maman! Maman! appelèrent-ils tous à la fois. Maman! Maman! » Hélas! leur maman était trop loin, elles n'entendaient pas!

La panique régnait dans le nid.

— Si tu voyais comme ils se

débattent, dit le gamin à son compagnon.

— Il y en a combien?

— Quatre, deux pour chacun. Mais c'est moi qui prendrai le nid, puisque je suis monté dans l'arbre. Attention, je vais te les lancer, y es-tu?

— Oui, j'y suis, méchants galopins, clama tout à coup une voix retentissante. Ah! Ah! mes gailards, vous vous imaginez comme ça que vous allez dénicher les oiseaux, à votre aise. Vous avez donc oublié le père Antoine? Allez, oust! descends, toi, là-haut, ou je prends mon fusil.

En moins de temps qu'il n'en faut pour écrire, le gamin était au bas de l'arbre, implorant le père Antoine.

— Nous ne le ferons plus, père Antoine. C'est la dernière fois, je vous le jure.

— Oui, oui, oui, comme celle-là? A la première occasion vous recommencerez. Moi, je ne connais que ma consigne. Il faut me suivre.

Et, saisissant chacun des gamins



Il faut me suivre.

par une oreille, le père Antoine se dirigea vers le village.

— Oh! maman, si tu savais! dit Piapa, encore toute tremblante lorsque la mésange revint au nid.

Tous quatre à la fois racontèrent l'aventure.

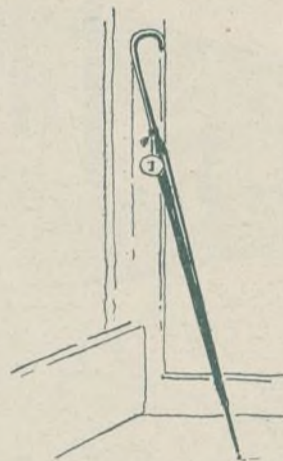
— Eh bien, mes mignons, nous l'avons échappé belle! Que seriez-vous devenus avec ces méchants gamins... Heureusement, vous pourrez bientôt voler et alors nous n'aurons plus à craindre de semblables dangers...

SIMPLE DIALOGUE

Tout seul dans le vestiaire, le parapluie de Fanchette ne s'amusa guère! Dame, pour n'être qu'un parapluie, on n'en aime pas moins la société...

Comme il faisait beau, aucune des fillettes invitées chez Mathilde ne s'était munie de son parapluie; seule Fanchette avait pris le sien, car elle le possédait depuis quelques jours

et c'était une joie pour elle de se montrer dans les rues en une compagnie aussi charmante.



Le parapluie ne s'amusait pas.

Mais, une fois arrivée chez Mathilde, Fanchette avait dû laisser son précieux parapluie aux mains d'un domestique qui, en échange, lui avait remis un petit morceau de carton portant le n° 1. Déposé dans la case correspondant à ce numéro, le parapluie trouvait le temps long et cherchait de quel moyen il pourrait se distraire lorsqu'il aperçut tout à coup dans les mains d'une nouvelle arrivante la délicieuse ombrelle mauve, compagne de ses premiers ans...

C'est avec une émotion indescriptible qu'il suivit les gestes de la fillette propriétaire de l'ombrelle mauve... Allait-elle la déposer au vestiaire ou allait-elle l'emporter avec elle? Ah! quel soulagement! Elle la remettait au domestique et recevait, elle aussi, un petit morceau de carton sur lequel était inscrit le n° 2. L'ombrelle mauve allait être sa voisine.

— Bonjour, chère amie, dit le parapluie, lorsque l'ombrelle mauve fut installée dans la case proche de la sienne. Que je suis donc heureux de vous voir! Vous allez bien?

— Monsieur, dit l'ombrelle mauve d'un ton sec, vous perdez votre temps à m'adresser la parole. Je n'ai pas pour habitude de lier conversation avec les gens que je ne connais pas.



Fanchette avait pris le sien.

— Eh quoi? Vous ne me reconnaissez pas? Nous avons cependant passé de bien bonnes heures ensemble dans le magasin de M^{me} Batifol. Vous m'appeliez Pépin le Bref pour me faire enrager.

— Ah! Brave Pépin! Et moi qui ne te reconnaissais pas. Suis-je bête! Si tu savais combien souvent j'y pense au magasin de M^{me} Batifol!

— Vous permettez que je vous tutoie, comme autrefois?

— Et pourquoi pas? Cela me rajeunira de quelques années. Me trouves-tu très défraîchie?

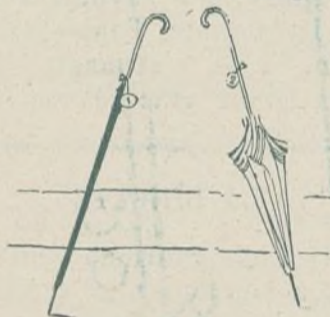
— Pas le moins du monde.

— Oh! tu dis cela par galanterie, pour me faire plaisir, mais tu dois me trouver tout de même un peu fanée?

— Je t'assure que non et la preuve, c'est que je t'ai reconnue dès que tu es entrée ici. Je n'ai pas eu la moindre hésitation. Je me suis dit tout de suite : « C'est la délicieuse ombrelle mauve que j'aimais tant. »

— C'est vrai?

— Très vrai. Mais toi, tu ne peux pas en dire autant à mon égard. Les



Bonjour, chère amie.

parapluies vieillissent plus vite que les ombrelles, on s'en sert si souvent! Et je me rends bien compte que je ne suis plus de la première fraîcheur.

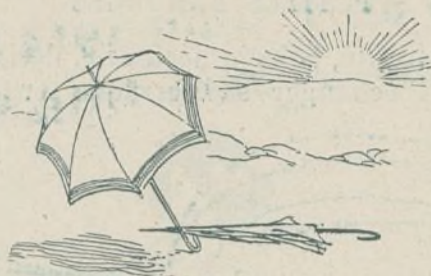
— Bah! C'est vrai que tu n'es plus aussi pimpant que dans la vitrine de M^{me} Batifol, mais tu as encore fort bonne mine. Si je n'étais pas si distraite, je t'aurais certainement reconnu. Et puis, je me méfie toujours un peu des parapluies.

— Pourquoi cela?

— En général, vous avez si peu de savoir-vivre... Chaque fois que j'ai été en contact avec vous, il m'est arrivé des aventures désagréables! Quand vous êtes mouillés, vous coulez partout et on patauge dans des mares d'eau.

— C'est vrai que par la pluie notre fréquentation n'est pas agréable, mais quand il fait beau...

— Quand il fait beau, c'est autre chose. Vos propriétaires vous piquent au hasard dans les porte-parapluies et crac, vous pénétrez au beau milieu d'une ombrelle dont



Le soleil me rend neurasthénique.

vous crevez la soie délicate. Combien d'amies j'ai eues qui ont été victimes de cet accident! Et quelle horrible façon vous avez de vous habiller! Toujours du noir, c'est triste et c'est sale.

— Oui..., je comprends..., dit tristement le parapluie. Nous ne sommes pas aussi séduisants que vous et tu dois avoir bien peu de plaisir à me rencontrer aujourd'hui.

— Moi? Mais je suis ravie, au contraire. Tout ce que je viens de dire là, c'est pour les parapluies inconnus, qu'on rencontre une fois et qu'on ne revoit plus jamais. Tu n'es pas de ceux-là. Dis-moi un peu quelle a été ta vie depuis le jour où nous nous sommes quittés.

— Oh! pas bien intéressante. Plusieurs propriétaires et des alternatives de beau et de mauvais temps qui influaient sur mon humeur. Il n'y a rien comme le soleil pour me rendre neurasthénique.

— Tiens! comme c'est drôle. Pour moi, c'est tout le contraire. Dès que j'aperçois le soleil, je me sens toute gaillarde; j'irais, brûlée par ses chauds rayons, jusqu'au bout du monde.

— C'est bien ce qui prouve que nos destinées ne sont pas semblables, moi je ne suis heureux que sous une bonne averse qui me trempe jusqu'aux baleines. Alors je renais, je sens une bonne fraîcheur me pénétrer; et puis, le sentiment que je suis utile m'est fort agréable.

— Moi aussi je suis utile.

— Pas autant.

— Pas de la même manière tu veux dire.

— Oh! mon Dieu!

— Qu'y a-t-il?

— Voilà Fanchette qui s'avance par ici et qui tire le petit morceau de carton de sa poche, nous allons être séparés.

— Quel malheur..., nous aurions encore tant de choses à nous dire. Nous avons à peine causé et qui sait quand nous nous reverrons.

— Au revoir, délicieuse ombrelle mauve.

— Au revoir., Pépin le Bref

— Au revoir au revoir.

Sans se douter de la cruelle sépa-

ration qu'elle lui faisait subir, Fanchette quitta la demeure de Mathilde, toute contente de se retrouver dans la rue avec son parapluie, lequel gémissait sur le sort qui devait toujours le séparer impitoyablement des ombrelles!

DISTRACTIONS

— Poupées, mes amies, vous n'avez pas l'air de vous amuser beaucoup. Que faites-vous donc là, sagement assises? Vous ne répondez pas? Seriez-vous boudeuses, par hasard? Vous vous obstinez? Eh bien! moi, je parie que je vais vous faire parler... Voici un petit morceau de papier blanc. Pourriez-vous y trouver un fruit, un arbre et un poisson?

— Le fruit, c'est le coin (*le coing*).

— Très bien.

— Le poisson, c'est la raie que je fais avec un crayon.

— C'est cela. Et l'arbre? Vous ne savez pas? Faites un petit pli au papier. Il est un peu plié, n'est-ce pas? Or, un peuplier, c'est un arbre.

— Ah! Ah! Ah!

— Cela vous amuse? Je savais bien que j'arriverais à vous dérider. Voulez-vous que je continue?

— Oh! oui. Encore, encore.

— Ecoutez bien cela :

Je suis ce que je suis;

Je ne suis pas ce que je suis;

Si je n'étais ce que je suis,

Je ne serais pas ce que je suis.

— C'est compliqué hein, pour des poupées? Personne ne répond? A moi la parole. Il est question d'un domestique marchant derrière son maître. Il dit : Je suis ce que je suis (les deux *suis* viennent du verbe *être*). Je ne suis pas (du verbe *être*) ce que je suis (du verbe *suivre*); si j'étais ce que je suis (du verbe *suivre*), je ne serais pas ce que je suis (du verbe *être*).

Vous n'auriez pas trouvé cela toutes seules, dites? Pour vous dédommager, voici quelque chose de plus facile :

Qu'est-ce qui ressemble le plus à la moitié d'un fromage blanc?



Le domestique qui suit son maître.



Pour arriver à la lune.

Comment! vous ne dites rien? Mais c'est l'autre moitié.

Et pourquoi les meuniers mettent-ils des bonnets blancs?

— Pour se couvrir la tête.

— A la bonne heure, Fadette.

Qu'est-ce qui peut dire : Je n'ai ni chair ni os et cependant j'ai quatre doigts et un pouce?

— C'est un gant.

— Ah! vous vous réveillez à ce que je vois. Quel est le nom de la chose qui commence par être grande et qui finit par être toute petite?

— C'est une bougie.

— Parfait. Maintenant, méfiez-vous, c'est une attrape! Combien faudrait-il d'échelles pour arriver jusqu'à la lune?

— Des centaines de centaines.

— Mais non, petites étourdies, une seule suffirait..., pourvu qu'elle fût assez longue!

— Oh! que c'est amusant, ces attrapes!

— En voici d'autres. Pourquoi le maréchal ferre-t-il les chevaux?

— ...

— Parce qu'ils ne peuvent se ferrer tout seuls, tiens!

— S'il y a cinq oiseaux sur un arbre et qu'un chasseur en tue deux, combien en reste-t-il?

— Trois, ce n'est pas bien malin.

— C'est très malin, au contraire. Il n'en reste aucun, parce que les trois qui n'ont pas été touchés s'envolent bien vite!

Pour finir, tâchez de trouver qui est-ce qui commence toujours et finit rarement?

— C'est la lettre T.

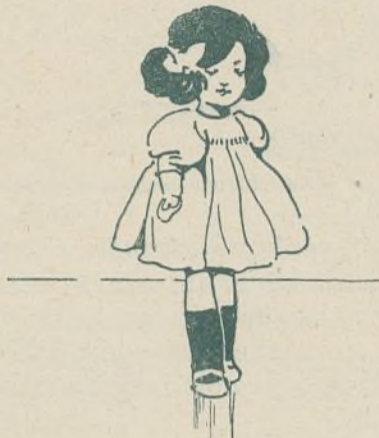
— Très bien. Si vous êtes gentilles, nous continuerons ce petit jeu une autre fois.

— Pourquoi pas maintenant?

— Parce que je suis attendue à l'hôpital. Il faut bien aussi amuser les poupées malades!

PETITES ANNONCES

Rizette, bébé jumeau n° 8, désirerait échanger sa perruque brune

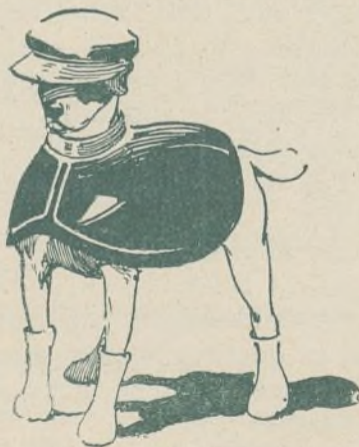


Rizette.

contre une blonde en cheveux naturels et bouclés. Bien écrire poste restante aux initiales R S.

Jonquille a perdu mardi dernier, à la promenade, son ombrelle rose à manche de corne blonde. Prière de la lui rapporter dans un délai de huit jours, afin que sa maman, en voyage encore pour une semaine, ne s'aperçoive pas de cet accident. Il y aura une pièce de 20 francs en carton comme récompense.

Bonne récompense à qui ramènera au domicile de sa maîtresse désolée, le petit chien Joujou, disparu depuis avant-hier. Il appartient à la race des fox-terriers et porte un collier d'or sur lequel son nom est inscrit. Il était vêtu, en outre, le jour de sa disparition, d'un manteau de drap bleu marine doublé de satin bouton d'or et muni d'une poche



Joujou.

avec un mouchoir marqué J, de petites chaussures de peau blanche, et d'une casquette à visière protégeant ses beaux yeux du soleil.

A. F., rue des Belles-Feuilles, 8.

CARNET MONDAIN

La vente de charité, au profit de l'hôpital des poupées, aura lieu dimanche prochain, dans la grande salle du Journal. Les principaux comptoirs seront tenus par Tulipia, Primevère, Pierrette, Lulu et Claudie. Les poupées qui ne pourraient assister à cette vente sont priées d'envoyer leur obole à M^{lle} Paquerette, qui sera reconnaissante des plus modestes dons. On accepte les centimes.

Brillante réunion, jeudi dernier, chez Colombelle. On a beaucoup applaudi Farfadette dans son répertoire de vieilles chansons qu'elle accompagne délicieusement sur la guitare. Polichinelle eut beaucoup de succès aussi dans des monologues de son cru. Malheureusement, Luisella, retenue à la chambre par une fêlure à la tête, ne put faire sa partie dans ce programme si ingénieusement combiné. Elle fut remplacée par Monette qui improvisa, au pied levé, une saynète d'un comique irrésistible. Toutes nos félicitations à la charmante poupée pour sa bonne grâce et son esprit.

LA DINETTE

Une poupée gourmande m'a écrit pour me demander la recette des beignets de cerise. La voici :

Faites une pâte à beignets ordinaire avec environ trois cuillerées de farine, un demi-verre de bière et battez-la vivement pendant quelques minutes; ajoutez-y une cuillerée à dessert de fine huile d'olives et une cuillerée à café de bon cognac.

La pâte doit être assez épaisse et reposer une heure environ. N'ajoutez jamais d'œufs, elle s'alourdirait.

Choisissez de belles cerises, retirez-en les noyaux et enfitez-les, serrées, par huit ou dix dans de petites brochettes en bois. Passez ces brochettes avec les cerises dans la pâte, puis dans la friture, laissez égouttez et roulez-les dans du sucre en poudre. Retirez vivement les brochettes et servez très chaud.

On peut faire de la même manière d'excellents beignets de grosses fraises ou de framboises, à condition que les fruits ne soient pas trop mûrs.

PASTILLE.

Le Gérant : L. VERPILLOU.